

LE SOLEIL

Le Soleil

La Une, jeudi 28 novembre 1996, p. A1

En Haïti

La démocratie, c'est l'anarchie

Giguère, Monique

Port-au-Prince - Journée morbide que celle du mardi 19 novembre. Très longue journée qui s'est terminée sur les 23h par la découverte d'un cadavre au bord de la Route nationale 200, dans Clocher, en banlieue sud-ouest de Port-au-Prince.

Le corps est celui d'un jeune garçon, environ 25 ans. La main est repliée sur un tesson de bouteille et les membres sont déjà rigides. La police civile des Nations unies (POLCIVNU) est sur les lieux, alertée par la patrouille canadienne. Le policier, un Français, ausculte le cadavre, le retourne. Il découvre des fractures, mais pas de blessures ouvertes. Un cas de «hit and run», décrète-t-il.

Habitué à ce genre de situation le commandant de la batterie canadienne de reconnaissance, le major Daniel Bouchard, complète le diagnostic. «C'est un jeune. Il avait bu et s'est fait happer par une voiture en voulant traverser la route.»

Fort de sa longue expérience de chef des patrouilleurs, le militaire décide que c'est un beau mort : le crâne n'est pas défoncé, les os ne sont pas broyés. «On en trouve avec une pierre à la place du visage et le corps désarticulé par le passage d'un 10-tonnes.»

Haïti: tu me fais peur

La démocratie a métamorphosé Port-au-Prince. À l'aéroport, lundi, un groupe de musiciens accueillait les passagers sur des airs rythmés. L'atmosphère semblait détendue. Plus d'«attachés», ces brutes armées qui terrorisaient la population sous le régime militaire. Mais l'illusion est vite dissipée. La démocratie, c'est l'anarchie en Haïti. La capitale me glace le sang malgré ses 28 degrés. Avec son affolante marée humaine, sa démentielle circulation, ses routes au-delà de toute description, ses voleurs à la tire, son chaos, la capitale fait franchement peur.

«C'est un décor de Mad Max», laisse tomber le major Bouchard en arpentant le vieux port Jérémie. De la réalité-fiction! Le quai est stocké de billots de charbon de bois et une flottille mouille aux alentours. «Beaucoup de drogue entre à Port-au-Prince, par ce port si peu surveillé», note le commandant de la batterie qui promène sa lampe de poche entre les piles de marchandises qui gisent là comme des pièges dans la nuit. Le sol détrempé nous oblige à sauter à cloche-pied.

Histoire de zombie

Toutes les histoires d'horreur arrivées aux Canadiens depuis qu'ils participent à la Mission d'aide des Nations unies en Haïti (MANUH), le major Bouchard, ou les a vécues, ou les a entendues. Il y en a à vous faire dresser les cheveux sur la tête! La plus invraisemblable est celle de ce zombie arraché à une mort certaine.

«L'homme était en état de léthargie, une amphore plantée dans la gorge», raconte le militaire. Le sorcier lui avait noué une corde autour du cou, une autre autour du pénis. Les Haïtiens qui

assistaient à la scène riaient. Quand j'ai saisi la main du zombie. je l'ai sentie qui tremblait dans la mienne. je me suis tourné vers les gens et leur ai dit que l'homme était vivant. Non pas mort! Jamais je n'oublierai leurs grands yeux incrédules pointés sur moi. Ils m'ont regardé comme si j'avais perdu la tête. C'est là que j'ai compris le sens du mot zombie. Un mort-vivant».

Le commandant assure que les moeurs haïtiennes sont profondément influencées par le vaudou. Il raconte encore qu'un jour, la PNH (Police nationale d'Haïti) a arrêté un homme, lui a passé les menottes et l'a jeté dans une cellule. Puis elle a attendu la pleine lune, poursuit-il. Elle était convaincue que l'individu allait se transformer en loup-garou.»

Les patrouilles canadiennes en voient de toutes les couleurs. Un jour, c'est un bébé qu'ils trouvent noyé dans un égout. Un autre, c'est une adolescente qu'ils découvrent la tête émergeant d'une flaque d'eau boueuse, la colonne vertébrale fracassée à coups de machette et un bras sectionné, retenu par un lambeau de peau. Ils s'approchent. La jeune fille respire encore. Le sergent Eugène Blais sort la trousse de premiers soins, fait un garrot, panse les plaies et transporte l'adolescente à l'hôpital où elle repose toujours.

«Leur vie, c'est la vie, commente le **capitaine Roger Otis**, de Québec. Il faut tout faire pour la sauver.»

En continuant la patrouille avec le major Bouchard celle nuit-là, le détachement passe devant un pas de porte en béton. «C'est ici qu'un de nos soldats a accouché une femme, me signale-t-il. Les gars l'ont vue qui marchait sur le trottoir en perdant ses eaux. Quand elle s'est écrasée, ils sont accourus. L'un d'eux l'a assistée, a coupé le cordon, nettoyé le placenta et les sécrétions, enroulé le nouveau-né dans une guenille et reconduit la mère et l'enfant à la maison. Avant de venir en Haïti, tous nos soldats ont suivi un cours de sage-femme».

Oui, une journée chargée d'émotions. En passant par le Globe en route vers le Holiday Inn, à l'heure de pointe, avant la patrouille de nuit, le lieutenant Warren Smith me mettait en garde contre les «coco rats», ces jeunes spécialistes du vol à la tire, vifs comme l'éclair, qui vous délestent sournoisement de votre montre-bracelet, de vos lunettes de soleil, et de tout ce qui traîne autour de vous. Le lieutenant n'a pas achevé que je sens une pression sur le bras. La courroie de mon sac à main m'étrangle. Une brève lutte à deux s'engage. Ciel! que je l'ai échappé belle!

Haïti, ta démocratie me terrifie!» Voilà ce qui me trotte dans la tête en me mettant au lit. Le souvenir de mon cadavre sur le bord de la chaussée hante mes pensées. Et pourtant, mardi, je n'avais encore rien vu puisque je n'étais pas passée par la morgue de l'hôpital de l'Université d'État d'Haïti. On m'avait prévenue. Ce n'est pas beau à voir.

D'abord l'odeur! Une odeur de charogne, d'«abattoir», détectent les narines du capitaine Otis. Un préposé ouvre nonchalamment les immenses portes de fer comme s'il s'agissait d'un vulgaire entrepôt à viande. Le spectacle est si irréel qu'il laisse stupéfait, presque froid. Des corps d'enfants sont empilés jusqu'au plafond sur des raques de fer, les jambes pendantes, cordés comme des poupées de chiffon. Au sol, à nos pieds, sur une masse d'autres cadavres, le corps d'un géant à moitié brûlé git inerte. Le fouillis est indescriptible. Les corps sont jetés pêle-mêle. Parfois un vivant y finit son agonie. «J'ai reconnu un des petits cadavres par sa position, chuchote l'officier d'affaires publiques, le capitaine Dany Laferrière. Ici, les corps ne sont pas brûlés tant qu'ils n'ont pas été identifiés.»

C'est la deuxième visite à la morgue du capitaine Laferrière. Ce qui me bouleverse le plus, c'est la multitude d'enfants. «Faut savoir que la mortalité infantile est très élevée en Haïti», explique-t-il.

Le capitaine Otis et moi, on est comme sidéré. «C'est trop gros pour être vrai, laisse-t-il tomber.

C'est comme si on ne pouvait plus faire aucun lien avec la vie.» Un enfer bien au-delà de toute sensation.

Catégorie : La Une; Actualités

Sujet(s) - Le Soleil : Aide internationale, humanitaire, etc.; Conditions sociales

Lieu(x) géographique(s) - Le Soleil : Haïti

Type(s) d'article : Dossier

Taille : Long, 836 mots

© 1996 *Le Soleil*. Tous droits réservés.

Doc. : 961128LS001

Ce matériel est protégé par les droits d'auteur. Tous droits réservés.

© 2001 CEDROM-SNi